

Gérard Bouchard et Bernard Andrès

Renald Bérubé

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2008). Compte rendu de [Gérard Bouchard et Bernard Andrès].
Lettres québécoises, (132), 49–49.

☆☆☆☆
Gérard Bouchard et Bernard Andrès (dir.), *Mythes et sociétés des Amériques*,
Montréal, Québec Amérique, 2007, 432 p., 27,95 \$.

Les pluriels du mythe

[...] l'angle choisi est celui du mythe, un type singulier de représentations collectives qui se prête aux définitions les plus diverses et les plus contradictoires, aussi bien dans la littérature scientifique que dans la langue courante.

G. Bouchard et B. Andrès, p. 12.

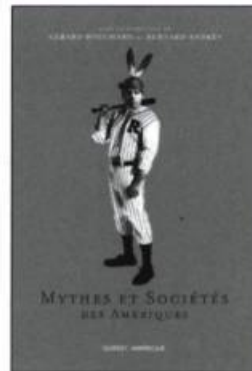
Après la lecture de «Repenser la mythologie» (M[arcel] Detienne, 1979), j'ai renoncé à utiliser le terme «mythe», dont l'anthropologie avait fait usage depuis ses débuts. Je m'en suis expliqué dans un ouvrage intitulé *La voix des autres* (1985).

Rémi Savard, p. 406.

Un ouvrage de poids (ou de taille), ainsi qu'on dit familièrement; un ouvrage de grand poids et de forte taille tant sur le plan intellectuel que sur le plan matériel, dirions-nous donc. Un livre dont la lecture est passionnante, de bout en bout. Ce qui ne signifie pas qu'on puisse le lire rapidement, la qualité de la réflexion a ses exigences qu'il faut savoir respecter et qui commande souvent une pratique de la «lecture ralentie», pour reprendre l'expression de la Marie des *Grandes Marées* de Jacques Poulin. D'autant plus que l'ouvrage fait appel à douze collaboratrices et collaborateurs, donc à autant de démarches théoriques ou presque, à autant d'écritures différentes aussi.

SAVOIR DISCUTER

Ce qui ne signifie pas non plus qu'on soit toujours d'accord avec ce qui est donné à lire; le but n'est pas de forcer l'adhésion, mais plutôt d'obliger à l'interrogation sinon à la remise en cause d'attitudes convenues. Les divers auteurs eux-mêmes n'hésitent pas à faire état de points de vue parfois fort éloignés les uns des autres, sinon opposés. Alors que Jean Morency, dans «Les tribulations d'un mythe littéraire américain: l'odyssée continentale de *Évangéline*, poème de Longfellow», écrit ceci: «[...] je me propose, en un premier temps, d'esquisser une définition opératoire des mythes littéraires américains, à la lumière des réflexions de Philippe Sellier sur les mythes littéraires en général» (p. 350), Gérard Bouchard, dans une note accompagnant «Le mythe: essai de définition», écrit pour sa part: «On aura compris que je suis en total désaccord avec la définition du mythe littéraire et les orientations d'analyse proposées par P. Sellier (1984).» (p. 426) Et alors que le même G. Bouchard, dans «Jeux et nœuds de mémoire: l'invention de la mémoire longue dans les nations du Nouveau Monde» (p. 315-348), explique que les habitants des Pays Neufs ont aménagé trois façons de se donner des origines (continuer ailleurs la mère patrie — l'Australie; devenir les descendants des Autochtones — le Mexique; être à soi-même son propre commencement — les États-Unis), Rémi Savard rappelle («La colonisation des Amériques dans la mire des imaginaires autochtones»), en citant Michel Morin, qu'il «est évident que chacune de ces voies entérine ce qu'un



juriste a un jour appelé "l'usurpation de la souveraineté autochtone"» (p. 369). Ce qui revient à dire, alors, que les auteurs n'hésitent surtout pas à discuter entre eux!

EN COUVERTURE : UN MUNDY DE RUPPERT ?

Le nom de Gérard Bouchard revient souvent dans les articles qui composent cet ouvrage; il est évident que ses travaux antérieurs sur le mythe constituent un pôle important dans les réflexions menées par les collaborateurs et collaboratrices. Il importe aussi de souligner que l'Amérique et les Américains, ainsi évoqués dans plusieurs des textes, renvoient toujours, les auteurs tiennent à le dire, au continent américain tout entier et à ses habitants, pas seulement aux États-Unis et aux leurs, les États-Uniens. La couverture du livre, d'ailleurs, qui de toute évidence renvoie à l'article de Michel Nareau, «Le mythe états-unien du baseball et ses contradictions dans les Amériques» (p. 173-204), est de ce point de vue particulièrement convaincante. Sur fond bleu ciel qu'aucune ligne ou marge ne vient limiter tel un terrain de baseball dans ses (il)limites ultimes, un homme; dont le visage fait d'autant plus penser à celui d'un Autochtone que sa tête est ceinte d'un bandeau retenant deux plumes très visibles; cet homme tient, dans sa main droite, un bâton de baseball qui repose sur son épaule; dans sa main gauche refermée, une balle (de baseball), vraisemblablement. Il porte un uniforme blanc, rayé à la Yankees, qui montre un gros **R** majuscule bien gras en plein sur le cœur.

Ne lésinons pas, on est chroniqueur «Littérature et sport» pour *Lettres québécoises* ou on ne l'est pas: ce joueur, c'est de toute évidence le Mexicain Chico Mecoalt au patronyme autochtone, lanceur des Mundys de Ruppert, équipe états-unienne itinérante, sans *home* (son terrain a été réquisitionné par l'armée), du roman décapant de Philip Roth, *Le grand roman américain* (1973), dont Nareau procède à l'analyse après avoir cerné les notions de pastorale, d'origine et de frontière.

L'article de Nareau montre bien comment la version états-unienne de l'histoire du baseball, qui fait du *national pastime* une sorte de création *sui generis* pouvant intégrer tous ceux qui veulent le pratiquer, est un double mensonge: le baseball a des origines européennes, le baseball des Ligues majeures ne put être pratiqué également par tous les États-Uniens eux-mêmes pendant un long moment, 1947 marquant l'arrivée du premier Afro-Américain en ces parages sélectifs.

DES CHIENS APHONES AU CARCAJOU EN PASSANT PAR LES LUMIÈRES

Il faudrait pouvoir encore discuter aussi longuement des contributions de Janusz Przychodzen («Violences et silences canins») qui explique comment les Européens, devant ces chiens du Nouveau Monde qui ne jappaient pas, traduisirent ce silence en témoignage d'infériorité des bêtes, celles-ci ressemblant à leurs maîtres autochtones — depuis quand l'ethnocentrisme serait-il de bonne foi?; de Bernard Andrès («D'Iberville et le mythe de l'Amérique française») qui montre le cheminement d'une grande entreprise historique, d'un rêve, d'une utopie dont l'incarnation, faute de population, ne s'avéra pas; des articles «grandes pointures» de Nova Doyon («Le mythe des Lumières dans le discours des élites québécoises et brésiliennes au tournant du XIX^e siècle») et de Louise Vigneault («Le pionnier: acteur de la frontière») qui forment comme un tout fort costaud avec celui d'Andrès; parler encore davantage, enfin, du superbe texte de Rémi Savard qui, étudiant des contes indiens et en particulier l'image du carcajou, démontre comment les Autochtones ont récupéré sur le mode de l'humour ironique salvateur les comportements des nouveaux arrivants blancs.

Et puis-je oser souhaiter, en terminant, que Zilâ Bernd, Francis Utéza, Maximilien Laroche (ami de toujours ou presque et «Québécois d'Haïti» de même qu'«homme d'importance», écrivait Jacques Ferron en 1971) et Patrick Imbert ne m'en veuillent pas trop de ne pas avoir souligné l'originalité et l'intérêt de leurs textes? C'est que toute revue qui se respecte impose une *frontier* aux textes qui la composent!